

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 73 (1934)  
**Heft:** 40

**Artikel:** Un monsieur très chic  
**Autor:** G.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-226020>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

demande M. Chant-d'Oiseau. Küssnacht, littéralement : Nuit de baisers.

Hé ! Hé ! Voilà que le poème se corse... « Où allez-vous en vacances, cette année ? — A Nuit de baisers, cher ami. »

Aussi empressons-nous de baisser le rideau...

D'ailleurs, il se lève déjà sur les diverses manifestations théâtrales qui, elles, il faut le proclamer, sont d'une décence et d'une chasteté exceptionnelles.

Que ce soit, en effet, sur la vaste place du Marché, sous les yeux de huit mille spectateurs enthousiastes ou sur la Petite Scène du ravissant jardin anglais, ce ne sont que chœurs, soli, duos, où ne s'expriment que des sentiments d'une pureté à toute épreuve. Amour, rime avec toujours, cœur avec bonheur, mais jamais, au grand jamais, Léman ne rimera avec amant. De même pour les danses, qui ressemblent plutôt à des rondeaux, des farandoles, tous divertissements permis dans les récréations de patronages et de pensionnats.

Ah ! que cela nous change, avec plaisir, de nos rumbas mondaines et autres tortillements singuliers, plus ou moins iroquois ou patagons.

— Surtout, me recommande-t-on, ne manquez pas le « Jeu Nocturne ».

Le « Jeu Nocturne » ? Après la Nuit de baisers, j'ai tressailli. J'avais tort. Il ne s'agit encore que d'un innocent spectacle. Car, ce que nous, nous appellerions, banalement « matinée » ou « soirée », ici, on le nomme « jeu diurne » et « jeu nocturne ». Je vous le disais : les Suisses sont des poètes.

André Ransan.

#### GROSSIR ?... MAIGRIR ?...

 A mode est aux rondeurs, et pour être élégante, il faut être grasseouillette... Toutes les femmes répètent cela à leurs amies, à leurs voisines, mais chacune d'elles s'applique, en particulier, à rester svelte... sans y parvenir d'ailleurs.

Et voici qu'un médecin anglais vient de jeter l'affollement parmi toutes les malheureuses qui se condamnent à toutes sortes de régimes aussi vains que ridicules.

— Des régimes !... s'exclame le docteur anglais. Les femmes se figurent qu'elles en suivent ! Mais je n'en connais pas une qui soit capable de le faire. Elles s'en donnent l'illusion tout simplement et se font une existence impossible. Par exemple, elles mangent du pain grillé en croyant que cela fait maigrir. Mais elles y mettent du beurre qui les fait engranger dix fois plus que si elles le mettaient sur du pain frais ! Elles ne mangent pas de pommes de terre, croyant que cela fait grossir ! Or, les pommes de terre constituent un aliment poreux et retenant l'eau, ce qui est un facteur d'amaigrissement.

Alors quoi ?

Ne vous inquiétez pas trop, Madame, de corriger la silhouette que vous a donnée la nature. Et pour éviter un embonpoint excessif... mangez à votre faim et faites un peu d'exercice... Mais cela, c'est tellement fatigant, n'est-ce pas ?...

#### LES COMMÈRES

**P**OUR les petites bourgeois très affaîrées qui n'ont ni tasses de thé, ni potins à domicile un jour fixe par semaine, et qui s'occupent tout bonnement de leur maison, de leur progéniture et de leurs travaudages, le marché est une joie véritable. Elles savent à quelle heure exacte y retrouver leurs bonnes amies et n'est-ce pas, puisque ces messieurs vont au cercle tous les soirs, ces dames peuvent bien s'offrir, deux fois par semaine, le luxe d'un tour de marché ? Et les langues, si longtemps au repos, se délient avec une maestria vertigineuse. La grande place grouille et déborde : roulement, remous, charivari, pèle-mêle de couleurs, boudonnement continu de sons, d'appels, de commentages, scandés par les quarts de l'horloge inexorable, un aboiement criard, la cloche ou la sirène d'un bateau à vapeur, un âne impatient qui brait avec désespoir.

Une fois les paniers consciencieusement rem-

plis, la conversation des ménagères — qui se dévide sans arrêt — arrive au point culminant de son délice. Bien heureuses celles qui ne s'embarrassent pas d'une servante aux oreilles trop attentives ! On bavarde, on médit, on clabaudie éperdûment ; l'heure avance, le soleil monte. Les fronts ruissement, on dénoue les brides des chapeaux, on retire ses gants, on cause encore. En hiver, quand la bise âpre s'engouffre aux jupes et transperce les jaquettes, on cause plus vite, on cause quand même.

Onze heures ! Et les enfants qui vont sortir de l'école, le dîner qui n'est pas commencé ! Sauvons-nous ! La place a l'air de s'agrandir un peu, la foule s'est clairsemée, les acheteuses les plus pressées sont parties avec un joli bouquet juché sur une montagne de fruits et de légumes. Mais au moment de se quitter, les bonnes amies, celles qui ont toujours le temps, trouvent encore cent choses à se dire. Elles ont oublié de se raconter le dernier bobo de leurs enfants, la fuite d'une servante effrontée, un divorce en train de s'élaborer.

— Et puis, et puis la recette de votre fameux soufflé, ma chère ?

— Tiens, c'est vrai, mais malheur ! onze heures et demie. Au revoir, je vous l'enverrai, ou sinon trouvez-vous demain à trois heures à la liquidation du bazar américain. Au moins là nous aurons le temps de causer.

Là-bas, de l'autre côté du lac, les montagnes pâles montent, plus nettes dans la sérénité du ciel, sans que personne ne songe à admirer leur splendeur.

C'est midi.

Pf.

#### UN MONSIEUR TRÈS CHIC

 'AI pris, il y a quelques jours le train pour Lausanne. Dans le compartiment où j'occupai timidement (car je suis timide par nature) la seule place demeurée libre, trônait un Monsieur très chic, au nez agrémenté d'un binocle en plaqué, à la moustache coupée court à l'américaine, à la tête haute, au verbe et au regard idem.

Ce Monsieur enveloppa d'un coup d'œil rapide ma pauvre personne, puis, suffisamment renseigné sans doute sur mon équivalence financière et mon tempérament intellectuel, il reprit le fil à peine interrompu de son intéressante conversation.

Je dis, dès le premier abord : « intéressante », car j'en jugeai d'après les mines dilatées, les yeux écarquillés et la bouche bée des auditeurs. Mon opinion ne changea point dans la suite. Ces braves gens, qui avaient une figure assez rustique, étaient vraiment suspendus aux lèvres du Monsieur très chic ; ils osaient tout au plus, de temps à autre, éléver la voix, un souffle de voix, pour solliciter un éclaircissement ou émettre une approbation ; mais le plus souvent leur admiration les clouait au mutisme.

Je ne pouvais faire moins que joindre mon respect au leur ; je fis appel à toutes mes facultés d'émerveillement, et le Monsieur chic compta bientôt un admirateur de plus.

Ce qu'il y avait d'épatait, c'est que ce Monsieur si bien mis pouvait, avec une égale abondance d'élocution et une pareille sûreté de coup d'œil aborder les sujets les plus divers.

De ses lèvres remuant à peine en un pli détaché ou dédaigneux, il laissait tomber, tels des aphorismes, les affirmations les plus nettes et les aperçus les plus larges. Il avait rencontré, la veille le sénateur Dupont ; le jour précédent, il avait dîné chez le ministre Durand ; il devait avoir ce soir même une entrevue assez importante avec le député Dubois. Le financier Untel me faisait rien sans le consulter, et il épaulait dans ses colossales entreprises l'industriel Telautre.

Comment ne point se sentir, au tréfonds de l'âme, pour un Monsieur si bien lancé, un ravissement quelque peu effaré ?...

C'est qu'il avait, ce Monsieur, des précisions

à vous renverser, une assurance capable de guérir toutes les incrédulités !

Ah ! si on l'avait écouté dans les salons de la haute, on eût évité bien des difficultés intérieures et bien des complications internationales ! C'est ce que l'ambassadeur de France lui répétait encore pas plus loin que la semaine dernière : « Tu avais vu clair, toi », lui avait-il dit ; car il était à « tu » et à « toi » avec l'ambassadeur ; ils avaient achevé leurs études ensemble... et même... mais ceci, il ne fallait pas le répéter : l'ambassadeur avait eu de la chance de l'avoir pour ses derniers examens.

\*\*

Je sentais que peu à peu ma mine à moi aussi s'épanouissait, que mes yeux s'écarquillaient, que ma bouche bâit. Je me mettais au diapason... silencieux et admiratif de mes co-auditeurs. Qu'on y songe donc : un homme qui tutoyait des ambassadeurs !

C'était pour le moins un très haut fonctionnaire... ou bien un puissant banquier... peut-être un des Rothschild (je le crus lorsqu'il évalua les finances européennes)... ou bien encore un illustre magistrat... ou même un intime du premier ministre (qui ne se le fut figuré en l'entendant déclarer, très détaché, en homme habitué : « J'ai fait dire à Doumergue ou à Mussolini... »)

En tout cas, quel qu'il fût, c'était quelqu'un, et, pareil à mes braves voisins que trop vite j'avais traité de « paysans », paysan comme eux, je sentais grandir mon respect à chaque tour de roue qui nous rapprochait de la capitale. Ce Monsieur, au moment où nous brûlions la gare de Renens nous eût demandé notre voix pour les élections... que nous eussions voté comme un seul homme pour lui !...

\*\*

Parfois, sans doute, un léger soupçon venait m'effleurer, essayait d'égratigner la candide confiance de mon émerveillement. Je me demandais comment on pouvait être si « calé » que cela en tant de domaines ? J'avais bien, autrefois, entendu parler des Pic de la Mirandole et autres maîtres « docteurs en toutes choses... et quelques autres encore », mais je n'en avais jamais fréquenté d'autant près, et ma satisfaction n'allait point, sans parfois, une pointe timide de doute.

Je songeais alors que cette érudition ébouriffante était en somme fort vague, que les affirmations, pour être catégoriques, n'étaient pas appuyées. Mes oreilles, même, ô horreur ! avaient été authentiquement écorchées par deux ou trois cuirs de bonne qualité.

Mais en revanche, comme ce Monsieur très chic secouait avec distinction la cendre de sa cigarette ! comme il rajustait savamment son lorgnon ! comme il nous fixait avec une sereine assurance ! comme il pinçait prétentieusement ses mots ! comme il mesurait dignement ses silences ! comme toute sa personne respirait superbelement une élégante condescendance !

Non ! Il n'était pas possible que ce ne fût point quelqu'un... mais là... quelqu'un de très bien... de très chic... de très haut !... L'ambassadeur... le ministre ! Oh ! oui, pour sûr, c'était quelqu'un...

\*\*

Quand je dis « tous », je fais erreur. Il y avait au bout de la banquette, un petit Monsieur, que je n'avais pas remarqué d'abord et qui, loin de partager l'admiration générale, avait poussé parfois l'irrévérence jusqu'au sourire, voire, une fois, jusqu'au haussement d'épaules. Un envieux sans doute.

En sortant, sur le quai, je ne pus m'empêcher de l'aborder :

— Vous connaissez ce Monsieur très chic qui parle si bien ?

— Un peu, fit-il d'un ton qui signifiait: beaucoup.

— C'est quelqu'un, n'est-ce pas? questionna-t-il vivement.

Il me regarda avec un petit sourire qui me déplut:

— Oh!... quelqu'un, fit-il... Si vous voulez... Tout le monde n'est-il pas quelqu'un?...

Et il s'éloigna en ricanant.

— Décidément, me dis-je, c'est un envieux.

\*\*

Les hasards de la journée devaient me détrouper cruellement et donner raison au ricaneur du petit vieux Monsieur.

Rendant visite à un de mes amis, commerçant respectable et opulent, je rencontrai à nouveau mon Monsieur très chic, qui, d'ailleurs, ne m'aperçut même pas, mais qui, aux prises avec le garçon de magasin, était beaucoup moins « important » que le matin.

— Tiens, dis-je à mon ami, vous connaissez ce Monsieur?

— Oh! là! là!... je le crois bien... C'est le représentant...

— D'une grande puissance?

— Non... d'une fabrique de cirage.

\*\*

Amis lecteurs, vous me permettrez de tirer le rideau sur le spectacle de ma confusion.

Puisse ma mésaventure vous tenir en garde du moins, contre ces Messieurs bien mis, beaux parleurs, chics poseurs, qui pullulent de nos jours.

Les apparences souvent sont trompeuses: Voilà ce que m'apprit le voyage de Vallorbe à Lausanne.

G.

**Un concours d'échecs.** — La Patrie Suisse du 6 octobre (No 40), publie le règlement de son concours d'échecs, doté de nombreux prix, concours dont l'objet est de résoudre des problèmes en 2, 3 et 4 coups. — Au sommaire de ce numéro: Visite à une fabrique de pianos, reportage illustré; Villégiature interrompue, nouvelle par P. Duniton; Fin de saison, variété. Dans les actualités: La Fête des vendanges à Neuchâtel; la nouvelle église de Bougy; l'éboulement de la Montagne noire, dans l'Oberland bernois; la commémoration de l'occupation des frontières aux Rangiers; les épreuves de marche de dimanche; les championnats cyclistes militaires, etc.



**PARMI LES BLES**

(Suite).

Le soleil lance d'ardentes flèches, et il y a encore bien des gerbes à lier avant le soir. Les visages ruissellent, les gorges sont altérées et les estomacs crient famine.

— Prépare les quatre heures, dit le syndic à Judith.

Et à l'ombre d'une haie d'églantiers qui borde le champ de blé du côté sud, ouvriers et ouvrières prennent place autour du panier de provisions. Le pain noir est savoureux, le fromage tendre et gras, et le vin du cru fait plaisir rien qu'à le voir pétiller dans les verres à côtes.

Jean s'est assis à l'écart et ne mange que du bout des dents. Jamais encore il ne s'est senti si déprimé, si las. Il n'ose plus regarder Judith, car il lui semble que des larmes monteront irrésistiblement à ses yeux. Et pour la première fois sa florissante jeunesse trouve à la vie un goût amer.

En cet instant, une silhouette se découpe sur le sentier cotoyant le champ de blé; c'est le majestueux maître d'hôtel, une canne à pomme d'or en main, en costume de laine blanche et chapeau panama, la massive chaîne d'or ballottant sur son abdomen rebondi.

— Bonjour, bonjour, dit-il d'un ton protecteur. Et bien, as-tu réfléchi?

— Oui, fait Jean.

— J'ai reçu une lettre du marquis et il faudra que j'abrége mon séjour. Je partirai à la fin de la semaine.

Et il répète:

— Que fais-tu ici, s'il te plaît? Un travail de chien, pour gagner peu de chose... Si tu es payé quatre cents francs par an, c'est le maximum, je parie... et tu dors dans une mansarde et tu es nourri de salade, de salé et de pommes de terre. A Paris, toi qui es beau garçon, de haute taille — on aime bien les domestiques qui fassent figure — tu trouveras à te caser facilement, je te le garantis, et le moins qu'on te donnera d'abord est quatre ou cinq louis par mois... sans compter les petits gains d'à côté, cela s'entend... Là, vraiment, qu'en penses-tu?

Jean pense que Judith ne l'aime pas et ne peut l'aimer, qu'un mariage entre eux est impossible, qu'il doit renoncer à elle et s'en aller.

— Je crois que je me déciderai, dit-il.

— A la bonne heure! s'écria le maître d'hôtel. Vrai, cela me peinerais de te voir t'enterrer ici... sans aucune espérance d'avenir. Paris te plaira et tu ne voudras plus rien savoir de Concise, sauf, comme moi, de temps à autre, pour une villégiature.

— Mais à la fin de la semaine, c'est bien vite; je dois avertir mon patron et lui donner le temps de trouver un autre domestique...

— Et tu seras obligé de faire le voyage seul et peut-être de bonnes occasions se perdront en attendant! Avise Claude Bertholet aujourd'hui même et sois prêt pour samedi!

Et avec un rire:

— Je suis curieux de voir quelle tête tu feras quand je te promènerai sur les grands boulevards!... Voilà que les compagnons se remettent à l'ouvrage, je te laisse... Viens ce soir à l'Ecu m'apporter ta réponse définitive... et que ce soit ou! Au revoir!

— Au revoir!

\*\*\*

Deux heures encore de travail se poursuivit. Quand le soleil fut près d'atteindre la crête du Jura, le vaste champ était dépourvu de sa tunique dorée, et le vingtième char de gerbes s'en allait au logis.

Claude Bertholet marchait devant ses bœufs, fièrement, satisfait de sa journée. Quelques-unes des femmes avaient grimpé sur le char; les autres et leurs compères, cheminaient à l'entour, et c'était un tableau pittoresque.

Dans sa préoccupation, Jean avait oublié sa faulx et retourna en arrière. Il rencontra Judith, qui s'était attardée à cueillir un bouquet de coquelicots et de bleuets, parsemés de folles herbes.

Il tressaillit en se voyant seul avec elle, car depuis des semaines, depuis qu'il avait compris le néant de son rêve, il avait évité tout tête-à-tête, pour ne pas se trahir... et pour moins souffrir.

— Ma faulx est restée sous la haie, dit-il. Je ne sais où j'avais la tête.

— Je suis contente de ce hasard, dit-elle, car j'ai à te parler.

Ils continuaient à se tutoyer, comme au temps lointain, et ce tutoiement, en cette minute, fit renaitre dans l'âme de Jean la douceur naïve des années écoulées.

— Tu as à me parler? balbutia-t-il, surpris, presque craintif, comme pris en faute.

— Oui, sérieusement...

Elle se tenait devant lui, délicieusement blonde dans l'éclatante lumière. Si Jean eût connu la mythologie, il l'eût comparée à quelque prêtresse de Cérès, à Cérès elle-même, tant elle avait à la fois de grâce et de dignité. Il se contentait d'admirer sa taille cambrée, les charmants contours de son buste, de ses épaules, qui se devinaient sous le casaquin de toile, ses yeux du bleu des vénérables, son opulente chevelure qui frisait sur les tempes. Jamais il ne l'avait trouvée plus séduisante jamais il ne l'avait tant aimée qu'en ce moment où il allait la perdre. Son rêve était vain: entre le misérable qu'il était et la fille unique du syndic Bertholet aucune alliance ne pouvait exister; elle épouserait quelque fils de gros propriétaire; il n'avait qu'à partir, le plus

tôt possible, et cette intervention du maître d'hôtel était une vraie chance, qu'il ne devait pas laisser perdre... Là-bas, dans la grande ville, en un milieu si différent, peut-être se consolerait-il, peut-être oublierait-il...

Ainsi pensait le jeune homme, mais au fond de soi, quelque chose lui disait que cela aussi était une chimère, qu'il ne se consolerait et n'oublierait jamais; quelque chose se brisait dans sa poitrine.

— Charles Roulet avait bien des choses à te dire, fit Judith, le regardant en face.

— Il est devenu grand parleur, réplique Jean, surpris davantage.

— Est-ce vrai qu'il cherche à t'entraîner là-bas?

— A m'entraîner...

— Oui, qu'il te fait espérer une bonne place... en somme que tu vas partir avec lui?...

— Qui te l'a dit?

— Personne, directement. Mais il paraît que lui-même en a causé, donnant ton départ comme certain. Mon père l'a entendu, hier soir à l'auberge. Est-ce vrai?

— Oui.

— Et pourquoi?

(A suivre). Adolphe Ribeaux.

**Au Bourg.** — **Le Rosaire**, le plus pathétique roman d'amour d'après l'œuvre célèbre de Florence Barclay et l'émouvante pièce d'André Bisson.

Est-il utile de rappeler le symbole: il n'est pas de bonheur sans rançon, point d'amour sans la souffrance qui, au bout du chapelet des plus chers souvenirs, vient suspendre une croix.

« Les souvenirs de notre amour, sont un étincelant rosaire... » dit la célèbre romance que vient encadrer une partition spécialement écrite pour le film.

André Luguet, l'excellent comédien, est aussi à son aise en peintre à la mode qu'en aveugle et Louisa de Mornand joue avec sobriété et naturel un rôle tout en nuances. A leurs côtés Jean Rousselière fait apprécier ses qualités de chanteur fantaisiste, Hélène Robert se révèle une vedette délicieuse et enfin Charlotte Lysès campe la Duchesse avec une allure et une élégance remarquables.

**Il y a moins de danger à être aviateur que bûcheron!** C'est du moins ce qui résulte de l'étude de certains barèmes d'assurances-accidents. Dans **L'ILLUSTRE** du 4 octobre, un curieux reportage cite, outre ce cas, une série de professions qui sont beaucoup plus ou au contraire beaucoup moins dangereuses qu'on ne croit communément. Un explorateur neuchâtelois raconte dans le même numéro une chasse à la girafe en Angola. Citons en outre: la course Gordon-Bennett à Varsovie; Assise, la ville du Povello; les fêtes des vendanges de Neuchâtel et de Sion; la manifestation des Rangiers, etc.

**DODILLE**  
LE CHEMISIER DE LAUSANNE  
DES PRIX ABORDABLES  
HALDIMAND, II  
DODILLE

**POMPES FUNEBRES NOUVELLES**  
PL. CENTRALE 1 LAUSANNE  
TÉLÉPH. 23.868/23.869  
TOUTES FOURNITURES  
FORMALITÉS-TRANSPORTS  
MAISON VAUDOISE HORS TRUST.



Timbres-poste pour collections

**M. Suter**, 9, r. **Pichard** Lausanne

Téléph. 34.366

Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.

Zumstein 1935 à 3 fr. 75

Albums Yvert dernières éditions.

**Un Monsieur**

**à qui on ne la fait pas...**

exige un apéritif sain « DIABLETS » et non un « Bitter » et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction: J. Bron, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.